

De l'apport de la pensée militaire classique aux études stratégiques modernes

The Contribution of Classical Military Thought to Modern Strategic Studies

Michel Fortmann et Thierry Gongora

Volume 20, numéro 3, 1989

Les études stratégiques : où en sommes-nous?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702539ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702539ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortmann, M. & Gongora, T. (1989). De l'apport de la pensée militaire classique aux études stratégiques modernes. *Études internationales*, 20(3), 535–553.
<https://doi.org/10.7202/702539ar>

Résumé de l'article

In this article, the authors try to define the general conceptual framework of classical strategic thought in order to assess its relevance for the development of contemporary Strategic Studies. Our argument brings out the fact that classical strategic scholars tended to conceptualize strategy as the scientific study of conflictual actions between unitary actors, omitting by this very fact to study the sociopolitical dimensions of conflicts, the impact of military technology or the influence of organizational and decisional processes on the conduct of war. Nevertheless, classical strategic thought still offers an invaluable body of literature to understand the evolution of ideas on war, and a possible way of enriching strategic studies through the use of its distinctive comparative historical perspective.

De l'apport de la pensée militaire classique aux études stratégiques modernes

Michel FORTMANN et Thierry GONGORA*

ABSTRACT — *The Contribution of Classical Military Thought to Modern Strategic Studies*

In this article, the authors try to define the general conceptual framework of classical strategic thought in order to assess its relevance for the development of contemporary Strategic Studies. Our argument brings out the fact that classical strategic scholars tended to conceptualize strategy as the scientific study of conflictual actions between unitary actors, omitting by this very fact to study the sociopolitical dimensions of conflicts, the impact of military technology or the influence of organizational and decisional processes on the conduct of war. Nevertheless, classical strategic thought still offers an invaluable body of literature to understand the evolution of ideas on war, and a possible way of enriching strategic studies through the use of its distinctive comparative historical perspective.

«En effet, il est une vérité d'une simplicité frappante qui domine toutes les combinaisons de la grande guerre: c'est que, dans quelque position qu'un général se trouve, il n'a jamais qu'à décider s'il doit opérer sur sa droite, sur sa gauche, ou directement devant lui.»¹

Baron Henri-Antoine Jomini

* Les auteurs sont respectivement professeur au Département de science politique de l'Université de Montréal, et candidat au doctorat au Département de science politique de l'Université Carleton à Ottawa.

1. Baron Henri-Antoine JOMINI, «Notice sur les moyens d'acquérir soi-même un bon coup d'œil stratégique», dans *Précis de l'art de la guerre*, Paris, Éditions Champ Libre, [1855] 1977, p. 371 (en italique dans l'original).

Cet article tente d'apporter une réponse à une question importante qui, pourtant, a reçu peu d'attention :² Les enseignements de la pensée stratégique classique peuvent-ils encore prétendre à la pertinence dans le contexte de ce qu'il est convenu d'appeler les études stratégiques contemporaines ? Définissons, tout d'abord, les termes de la discussion que nous entreprenons. Nous entendons par penseurs stratégiques classiques l'ensemble des auteurs qui, de la Renaissance à l'avènement de l'ère nucléaire, entreprirent une réflexion sur la place de l'instrument militaire dans la politique d'un État et la conduite des opérations militaires.³ Circonscrire les études stratégiques est tout aussi important, puisque la définition de ce domaine d'étude déterminera, en partie, la pertinence du courant de pensée classique. Ainsi, si nous définissions les études stratégiques comme l'évaluation de l'impact de la technologie militaire sur les relations internationales,⁴ il y a fort à parier que notre réflexion déboucherait sur une condamnation sans appel, puisque les auteurs classiques ne se sont pas penchés sur les concepts de course aux armements, de désarmement ou de dissuasion, dans un contexte nucléaire. Pour les besoins de la cause, nous utiliserons donc une définition assez large pour ne pas exclure, dès le départ, une partie des réponses possibles ; cette définition, nous l'empruntons à Lawrence Freedman : «Les études stratégiques peuvent être définies comme l'étude de l'utilisation des moyens militaires pour atteindre des fins politiques».⁵ Quant à la pertinence des classiques, notre évaluation s'effectuera plutôt sous l'angle analytique que

2. Notons, toutefois, quelques exceptions dont Michael HOWARD, «The Classical Strategists», dans Alastair BUCHAN (pour l'avant-propos), *Problems of Modern Strategy*, New York, Praeger pour l'IISS, 1970, pp. 47-76, bien que cet article porte presque exclusivement sur l'évolution de la pensée nucléaire ; John TASHJEAN, «The Classics of Military Thought : Appreciations and Agenda», *Defense Analysis*, vol. 3, 1987, n° 3, pp. 245-265 ; et Stephen WALT, «The Search for a Science of Strategy : A Review Essay on Makers of Modern Strategy», *International Security*, vol.12, n° 1, été 1987, pp. 140-165.
3. Notre définition exclut la réflexion que les Anciens ont pu effectuer sur le même sujet de façon à présenter une tradition de pensée plus homogène, fondée sur la tradition intellectuelle occidentale à partir de la Renaissance, puis du Siècle des lumières. D'ailleurs, cet héritage du monde classique, romain ou grec, fut redécouvert et intégré par les stratèges et les réformateurs militaires à partir de la Renaissance dans la tradition classique que nous étudions. Comme toute définition sociologique, notre délimitation implique une part d'arbitraire. Elle n'est pas exhaustive, mais tente plutôt de délimiter un courant de pensée dominant, autant par le nombre d'auteurs qui s'y rattachent que par son influence sur la pensée stratégique. Pour des raisons pratiques, notre article fait surtout référence à quelques grands stratèges classiques (Clausewitz, Jomini, Mahan et Liddell Hart), mais nous croyons que nos commentaires généraux sur ces auteurs peuvent s'appliquer à une foule d'autres stratèges mineurs de la période étudiée. Ceux qui rechercheraient des études plus approfondies sur les principaux penseurs classiques peuvent consulter Peter PARET, dir., *Makers of Modern Strategy from Machiavelli to the Nuclear Age*, Princeton, Princeton University Press, 1986.
4. C'est la définition proposée par Barry BUZAN, *An Introduction to Strategic Studies : Military Technology and International Relations*, Londres, Macmillan pour l'IISS, 1987, pp. 6-8. Cette définition a l'avantage de présenter un domaine extrêmement bien délimité, bien qu'à notre avis un peu trop détaché de la notion de conflit.
5. Tiré de Lawrence FREEDMAN, «Strategic Studies», dans Steve SMITH, dir., *International Relations : British and American Perspectives*, Oxford, Basil Blackwell, 1985, p. 30.

normatif. Autrement dit, nous sommes plus intéressés à évaluer la contribution méthodologique et conceptuelle des auteurs classiques qu'à tenter de savoir si leurs conseils sont encore valables pour le militaire ou l'homme d'État de la fin du XX^{ème} siècle.

Notre problématique est d'autant plus pertinente qu'elle rejoint l'actualité, dans la mesure où l'on note depuis peu une renaissance de l'approche traditionnelle au sein des études stratégiques. Ce mouvement de pensée, que nous qualifierons de «néo-classique», est, pour l'instant, surtout limité aux États-Unis. On y retrouve une constellation d'auteurs,⁶ qui ne partagent pas nécessairement les mêmes opinions, mais qui sont tous unis par une attitude critique face à un ou plusieurs des points suivants : la façon dont, historiquement, les États-Unis ont conçu la guerre (culture stratégique nationale) ; le style opérationnel de l'armée américaine ; la politique des États-Unis face à l'URSS. Pour eux, ce qui manque à Washington, c'est un effort de réflexion sur les problèmes militaires et stratégiques afin d'orienter la politique étrangère de l'État et de choisir l'équipement et les rôles de ses forces armées. Au niveau de la conduite des opérations militaires, ces experts critiquent l'approche «administrative et attritionnelle» de l'armée américaine et exhortent cette dernière à adopter une attitude moins rigide basée sur la manœuvre.⁷ En ce qui concerne la politique étrangère, ce courant de pensée déplore le manque de continuité de la politique américaine face à l'URSS. Pour remédier à cette lacune, plusieurs auteurs ont suggéré l'adoption d'une *grand strategy*, fondée, pour certains d'entre eux, sur une redécouverte de la géopolitique, qui permettrait d'harmoniser politique étrangère et politique de défense en fonction des nécessités suprêmes de la rivalité Est-Ouest.⁸

6. L'identification et la délimitation du courant de pensée néo-classique sont propres à cette recherche ; à notre connaissance, aucun auteur que nous identifions à ce courant n'a revendiqué ce titre. Ce qui fait l'unité de ce groupe d'auteurs, c'est qu'ils ont recours à des formules ou des théories stratégiques classiques pour critiquer la politique de défense des États-Unis et pour proposer des solutions de rechange. À titre indicatif, voici quelques auteurs et travaux que nous assimilons au courant néo-classique : Colin GRAY, *The Geopolitics of Super Power*, Lexington, The University Press of Kentucky, 1988 ; Edward LUTTWAK, *The Pentagon and the Art of War : The Question of Military Reform*, New York, Simon & Schuster, 1984 ; Samuel HUNTINGTON, «Conventional Deterrence and Conventional Retaliation in Europe», *International Security*, vol. 8, n° 3, hiver 1983-84, pp. 32-56 ; John COLLINS, *U.S. Defense Planning. A Critique*, Boulder, Westview Press, 1982 ; Harry SUMMERS Jr., *On Strategy: A Critical Analysis of the Vietnam War*, Novato, Presidio Press, 1982 ; William LIND, *Maneuver Warfare Handbook*, Boulder, Westview Press, 1985 ; et, plus spécifiquement, sur le mouvement de la réforme militaire aux États-Unis, Asa CLARK IV et al., dir., *The Defense Reform Debate: Issues and Analysis*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1984.
7. Voir William LIND, *op. cit.*, et Edward LUTTWAK, «The Operational Level of War», *International Security*, vol. 5, n° 3, hiver 1980-81, pp. 61-79.
8. Il s'agit là du thème central de Colin GRAY, *op. cit.*, qui élabore une telle «grand strategy» à partir des réalités géopolitiques internationales et des cultures politique et stratégique américaines.

Le retour de la géopolitique, comme source de conduite d'un État,⁹ le renouveau de la recherche sur les principes universels de l'art de la guerre¹⁰ et la réaffirmation de la primauté du non-quantifiable et du génie militaire dans la conduite des conflits¹¹ sont autant de thèmes néo-classiques qui soulignent l'intérêt d'interroger la tradition qui inspire ce courant de pensée.

I – Les écueils de la pensée stratégique classique

A — Les dimensions absentes

Si nous avons décidé de traiter l'ensemble des auteurs classiques comme une tradition unifiée – en dépit des divergences de pensée qui existent, par exemple, entre Clausewitz et Jomini¹² – c'est qu'à notre sens ces auteurs participent tous, à des degrés divers, d'un même paradigme. Celui-ci réduit la guerre et les opérations militaires à une lutte entre volontés,¹³ lutte au sein de laquelle la stratégie n'est ni plus ni moins qu'une science de l'action, une praxéologie. Il suffit de rappeler que les différents auteurs classiques ont souvent eu tendance à considérer la technologie et la qualité des troupes comme des variables

9. Pour un partisan convaincu de l'apport de la géopolitique voir Colin GRAY, *The Geopolitics of the Nuclear Era: Heartland, Rimlands, and the Technological Revolution*, New York, Crane Russak, 1977. Pour un ouvrage collectif démontrant de façon plus modérée le renouveau d'intérêt académique pour ce sujet, voir Ciro ZIPPO et Charles ZORGBIBE, dir., *On Geopolitics: Classical and Nuclear*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1985.

10. Voir notamment Col. T.N. DUPUY, *Understanding War: History and Theory of Combat*, New York, Paragon House, 1987 ; et John TASHJEAN, *op.cit.*

11. Voir Edward LUTTWAK, «Why We Need More "Waste, Fraud & Mismanagement" in the Pentagon », dans son recueil intitulé *On the Meaning of Victory: Essays on Strategy*, New York, Simon & Schuster, 1986, ainsi que son dernier livre où il démontre l'importance des paradoxes dans les domaines de la stratégie et des conflits, *Strategy: The Logic of War and Peace*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 1987.

12. Voir, à ce sujet, les essais de Peter PARET et John SHY, respectivement sur Clausewitz pp. 186-216 et Jomini, dans Peter PARET, dir., *op. cit.*, pp. 143-185.

13. Par exemple, Beaufre définit la stratégie de la façon suivante : «Je crois que l'essentiel de la stratégie gît dans le jeu abstrait qui résulte, comme l'a dit Foch, de l'opposition de deux volontés. C'est l'art qui permet, indépendamment de toute technique, de dominer les problèmes que pose en soi tout duel, pour permettre justement d'employer les techniques avec le maximum d'efficacité. C'est donc l'art de la dialectique des forces ou encore plus exactement l'art de la dialectique des volontés employant la force pour résoudre leur conflit» (italique dans l'original), Général André BEAUFRE, *Introduction à la stratégie*, Paris, Economica pour l'IFRI, [1963] 1985, p. 16.

bénéficiant également aux deux adversaires,¹⁴ afin de prouver que seul l'art du stratège détermine l'issue d'une bataille ou d'une guerre, pour se rendre compte que leurs systèmes s'inspirent plus du jeu d'échecs que de la complexité historique des conflits armés.

Cette théorisation de la guerre et de sa conduite, comme une confrontation entre deux ou plusieurs acteurs unitaires par l'intermédiaire d'armées et de peuples aussi soumis que des pièces d'échecs,¹⁵ était déjà un postulat simpliste à l'époque des monarchies ; elle deviendra clairement un postulat insuffisant à partir de l'avènement des sociétés industrielles. Pour s'en convaincre, il suffit de noter l'absence de réflexion sur les relations entre direction politique civile et direction militaire dans la tradition classique. Car, en dépit du précepte clausewitzien voulant que la guerre soit la continuation de la politique par d'autres moyens, on discerne mal chez les théoriciens classiques, qui reconnaissent cette subordination des moyens militaires aux fins politiques, comment politique et militaire doivent coordonner leurs actions, en temps de guerre, dans les sociétés industrielles qui connaissent un régime de séparation des pouvoirs.

Aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles, les Classiques ont presque toujours escamoté ce problème, dans la mesure où leur modèle idéal de commandement suprême suggérerait la fusion des leaderships politique et militaire en une seule personne¹⁶ – une solution qui traduisait leur incapacité à aborder les mécanismes intérieurs de l'acteur unitaire postulé au départ. De plus, cette formule de commandement suprême, inspirée clairement par les exemples de Charles XII, Frédéric le Grand et Napoléon, qui n'était déjà plus admise en Angleterre à l'époque, ne le fut plus en France à partir de la chute de Napoléon III. Même dans de grands États autocratiques, comme l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et la Russie, cette formule tomba en désuétude pour ne plus être appliquée que symboliquement.

Seul Liddell Hart, stratège britannique, témoin de l'influence du leadership civil dans la conduite des deux guerres mondiales, s'est penché sur le problème pour le résoudre en proposant le concept de stratégie totale (*grand strategy*), pour

14. John SHY note, à propos de Jomini : « Afin de contrôler les variables de son analyse, il a présumé que les unités militaires de même dimension étaient essentiellement égales ; c'est-à-dire que ces unités seraient donc également bien armées, formées, disciplinées, approvisionnées et motivées. Seules les capacités des commandants et la qualité de leurs jugements stratégiques avaient un intérêt quelconque. Autrement dit, comme ceux qui jouent aux échecs ou à la guerre, les commandants jouent avec des unités dont les « valeurs » sont constantes dans l'équation stratégique, dans Peter PARET, dir., *op. cit.*, p. 173. Voir aussi Michael HANDEL, « Clausewitz in the Age of Technology », *Journal of Strategic Studies*, vol.9, n° 2-3, juin/septembre 1986, p. 55, pour une citation de Clausewitz et un commentaire qui tendent à prouver que celui-ci établissait aussi une telle simplification.

15 « En bref, la stratégie traditionnelle supposait que dans tout conflit, les antagonistes contrôlaient leurs ressources nationales et que leurs gouvernements maîtrisaient parfaitement le consensus national. », Michael HOWARD, *The Causes of War*, Cambridge, Harvard University Press, 1984, p. 88.

16. Voir, à ce propos, la position de Clausewitz discutée dans Michael HANDEL, *op. cit.*, pp. 73-74.

chapeauter les niveaux plus traditionnels que sont la stratégie et la tactique. La stratégie totale se définit alors comme la coordination et la direction des ressources d'une nation, ou d'un groupe de nations, pour atteindre l'objectif politique de la guerre.¹⁷ En tant que telle, cette sphère d'activité relève exclusivement du gouvernement puisqu'elle rassemble autant les aspects politique, économique, idéologique que militaire du conflit ; et c'est par son intermédiaire que le civil assume le contrôle suprême de la conduite de la guerre.

À l'origine, telle que proposée par Liddell Hart, la *grand strategy* ne pouvait être que le produit d'un État en guerre totale. En effet, on voit difficilement comment un État pourrait consacrer toutes les ressources d'un pays ou d'un empire à l'obtention d'un objectif politique, si celui-ci n'est pas de premier ordre. Bien que Liddell Hart n'ait pas précisé sa pensée sur ce point, il semble que la *grand strategy* ne peut exister en temps de paix ou lors d'un conflit limité.¹⁸ Pourtant lorsque le général André Beaufre, plus récemment, parle du même concept (sous le vocable de stratégie totale), on voit apparaître une telle extension. La stratégie totale n'est plus, pour lui, limitée au cadre d'une guerre totale, mais existe, en fait, dans tout type de conflit politique où l'usage de la force est envisageable.¹⁹ Cet élargissement du cadre d'application du concept chez Beaufre traduit l'impact qu'a eu, sur sa pensée, l'apparition de nouvelles formes de conflit à partir de 1945, telles que les guerres révolutionnaires et les crises diplomatico-militaires dans un contexte nucléaire. Témoin ou acteur, en tant qu'officier de l'armée française, des guerres d'Indochine et d'Algérie et de la crise de Suez, Beaufre voit dans la stratégie totale le concept intégrateur qui permettrait de faire face à ces nouvelles formes de conflit dont les issues sont déterminées plus souvent qu'autrement par des rapports de force politiques plutôt que militaires.

Cette extension du concept de *grand strategy* est encore plus évidente chez des auteurs néo-classiques, comme Edward Luttwak et Colin Gray, où il devient,

17. Définition tirée de Basil LIDDELL HART, *Strategy*, New York, Frederick A. Praeger, [1954] 1960, p. 336. Il est intéressant de noter qu'Edward LUTTWAK, l'auteur néo-classique qui a contribué le plus à la diffusion du terme «grand strategy», s'est dispensé de le définir, voir *The Grand Strategy of the Roman Empire. From the First Century A.D. to the Third*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1976, et *The Grand Strategy of the Soviet Union*, New York, St. Martin's Press, 1983.

18. Voir Basil LIDDELL HART, *op.cit.*, pp. 335-336 et pp. 366-372, pour le développement complet de sa pensée au sujet de la «grand strategy».

19. Voir Général André BEAUFRE, *op. cit.*, pp. 24-25 ainsi que le chapitre IV intitulé «Stratégie indirecte». La note infrapaginale à la p. 25 indique clairement l'équivalence que Beaufre établit entre les termes stratégie totale et «grand strategy». Voir aussi Michael HOWARD dans Alastair BUCHAN, *op. cit.*, p. 74, qui déclare : «Pour Beaufre, le domaine entier des relations internationales constituait un champ de bataille où les puissances communistes, contrariées dans l'utilisation de leur force par l'impasse nucléaire, étaient en train d'attaquer l'Occident par des voies détournées [...]. Ainsi donc, les manœuvres politiques devaient être considérées comme des manœuvres stratégiques [...]. L'Occident devrait riposter en conséquence, concevoir une stratégie politique globale unique et utiliser des moyens économiques, politiques et militaires pour la réaliser.»

pour ainsi dire, l'équivalent de la politique de sécurité nationale.²⁰ La distinction entre *grand strategy* et politique de sécurité nationale semble alors se faire, pour le courant néo-classique, de la façon suivante : la première fait référence à une volonté consciente, de la part d'un État, d'atteindre certains objectifs nationaux positifs (exemple : expansion, gain d'influence), alors que la seconde correspondrait plutôt à une politique défensive, voire même indécise, issue des compromis entre les acteurs qui interviennent dans le processus décisionnel, en matière de défense et de politique étrangère. Cette distinction est implicitement contenue dans le fait que le terme *grand strategy* est plus souvent associé par Gray et Luttwak à l'Union soviétique qu'aux États-Unis. En effet, dans leur vision des choses, l'Union soviétique a une *grand strategy* parce qu'elle a une idéologie (marxisme / nationalisme russe), qui lui dicte des objectifs ultimes et immuables, et une structure de pouvoir totalitaire qui peut se consacrer entièrement à la réalisation de ces derniers. Par contre, les États-Unis se caractériseraient, selon eux, par l'absence d'une telle stratégie, ce qui laisse place à une politique de sécurité nationale élaborée au gré des événements par les gouvernements successifs. Inutile de dire que les néo-classiques exhortent les dirigeants américains à adopter, eux aussi, une *grand strategy* puisque la confrontation avec l'URSS revêt, selon eux, un caractère permanent et objectif. Plus encore, les conséquences ultimes, qui peuvent découler de cette confrontation (à savoir la destruction des États-Unis dans une guerre nucléaire ou la disparition des régimes démocratiques), impliquent que la stratégie totale, qui gère cette confrontation, devienne le cadre formateur de toute la politique étrangère du pays ; qu'elle devienne, en fait, l'étalon en fonction duquel les politiques étrangères régionales (Europe, Moyen-Orient, Amérique centrale) ou sectorielles (contrôle des armements, commerce et transfert de technologies vers l'Est) doivent être évaluées.

Cette extension totalitaire du concept de *grand strategy* représente ainsi le stade achevé d'une fuite en avant, face à un problème de base de la stratégie classique : son incapacité à expliquer les dimensions sociopolitiques des conflits. L'intérieur de la boîte noire, que représente chaque acteur (ici, étatique) engagé dans une relation conflictuelle, restant un mystère. Les Classiques ont été, au départ, confrontés à ce problème à travers la question pratique de la coordination du politique et du militaire dans un régime de séparation des pouvoirs ; ce qui les a forcés à pénétrer dans les rouages étatiques pour discuter du système décisionnel, alors que leur postulat de départ était celui de l'unicité de l'acteur

20. Les contenus de Edward LUTTWAK, *The Grand Strategy...*, op. cit., et de Colin GRAY, *The Geopolitics...*, op. cit., indiquent clairement que ces auteurs parlent, en fait, de politique de sécurité nationale, c'est-à-dire l'agencement des moyens militaires, diplomatiques et économiques d'un État en vue d'assurer sa sécurité. Ce qui correspond à la définition de «grand strategy» proposée par Barry POSEN: «Une stratégie totale est une relation politico-militaire entre des moyens et des fins. C'est une théorie où l'État définit la façon dont il peut le mieux assurer sa propre sécurité. [...] Une stratégie totale doit identifier les menaces possibles qui pèsent sur la sécurité de l'État et elle doit trouver des solutions militaires, économiques et politiques ou autres afin de prévenir ses menaces», dans *The Sources of Military Doctrine. France, Britain, and Germany Between the World Wars*, Ithaca, Cornell University Press, 1984, p. 13.

décisionnel à chaque niveau d'analyse.²¹ Comme nous l'avons noté, la plupart des stratèges classiques contournèrent cette question en se déclarant favorables à l'intégration des directions politique et militaire en une seule personne, ce qui revenait à rétablir l'unicité de l'État comme acteur décisionnel par l'intermédiaire de la personne du Prince.²² Puis au XX^{ème} siècle, des facteurs, tels que l'importance du leadership civil dans la conduite des deux guerres mondiales et l'apparition de nouvelles formes de conflit après 1945, obligèrent, de nouveau, la stratégie classique (puis néo-classique) à aborder l'épineuse question des mécanismes internes des acteurs. Le concept de stratégie totale vint alors à point pour permettre d'éviter cette *terra incognita*, cette fois-ci en étendant l'analogie du duel, de la partie d'échecs et non plus uniquement aux champs de bataille, aux campagnes ou aux guerres, mais aussi aux relations internationales dans leur ensemble. De ce fait, la tradition classique et le courant néo-classique ont évacué, du domaine de la stratégie et des études stratégiques, toutes les autres dimensions du phénomène guerre dignes d'investigation, alors que précisément les conflits du XX^{ème} siècle ont mis en évidence l'importance des dimensions intérieures des conflits et le problème de la mobilisation économique ou idéologique des sociétés en guerre.²³

L'Allemagne et la Russie impériales se sont effondrées en 1917-1918, non pas suite à la défaite de leurs armées sur les champs de bataille, mais plutôt à la suite de crises intérieures exacerbées par des années de guerre. Ce qui manquait à ces États, ce n'était pas de meilleurs généraux, mais un leadership politique civil conscient de la situation et capable d'agir. La même primauté de la dimension politique intérieure peut, bien sûr, être mise en évidence après 1945 dans le cadre des guerres révolutionnaires opposant mouvements nationalistes et puissances coloniales ou néo-coloniales. Dans le contexte de ces conflits, l'objectif des guérillas n'était pas, au premier chef, la défaite des forces militaires ennemies par l'usure, mais plutôt l'obtention de l'allégeance des populations locales et l'affaiblissement de la volonté de combattre de la puissance étrangère.²⁴ Les mouvements révolutionnaires ont cherché à atteindre ces objectifs par une stratégie politique visant à faire ressortir les contradictions entre les idéaux

21. Les réticences des Classiques à aborder l'intérieur de la boîte noire sont fort compréhensibles. Comme le remarque Michael HANDEL, *op. cit.*, p. 81, la fiction de l'acteur unique prenant toutes les décisions d'importance nationale en temps de guerre, et par conséquent le modèle idéal du Prince qui est son propre général, s'écroule, si l'on considère que la politique intérieure en temps de guerre, et en particulier le besoin de maintenir un consensus national autour des décisions majeures, a autant d'importance que la dimension extérieure du conflit, qui oppose une nation à une autre.

22. Une autre façon de rétablir cette unicité consiste à donner tous les pouvoirs pour la durée de la guerre à un commandant militaire suprême, c'est la solution proposée par Ludendorff ; voir *ibid.*, pp. 74-75.

23. Voir, à ce propos, Michael HOWARD, *The Causes of War, op. cit.*, pp. 87-91 et pp. 103-104 ; et *War in European History*, Oxford, Oxford University Press, 1976, chap. 6 ; ainsi que Brian BOND, *War and Society in Europe, 1870-1970*, Londres, Fontana, 1984.

24. Voir l'essai de Gérard CHALIAND, « Stratégie politique et militaire de la guerre révolutionnaire », dans *Stratégies de la guérilla. Anthologie historique de la Longue Marche à nos jours*, Paris, Éditions Mazarine, 1979, pp. 19-53.

occidentaux de démocratie et les situations politiques concrètes existant dans les colonies ou ex-colonies.

Le constat sommaire, qui vient d'être fait, souligne l'importance des facteurs politiques domestiques dans la conduite et l'issue des conflits, et il pourrait certainement être répété au plan de l'économie et de son poids durant les guerres. Car, plus encore que la dimension politique, l'économie a été laissée dans l'ombre par les stratèges qui l'ont ignorée, à l'instar de la logistique.²⁵ Dans les deux cas, ils ont noté l'importance de la question — une logistique efficace, tout comme une économie viable, est un prérequis à la conduite d'une bataille ou d'une guerre — pour passer rapidement à d'autres sujets plus martiaux. Pourtant, l'histoire offre de nombreux exemples où une mesure économique a pu faire partie intégrante d'une stratégie, tels les subsides de l'Angleterre à ses alliés continentaux au cours des guerres de la Révolution française et de l'Empire.²⁶ L'exemple de l'Allemagne qui, lors des deux guerres mondiales, a sous-estimé l'impact possible de l'entrée en guerre des États-Unis aux côtés des Alliés illustre, pour sa part, les conséquences fâcheuses d'une vision strictement militaire et à court terme de l'équilibre des forces dans un conflit.²⁷

B — Une philosophie biaisée

Nous avons noté, au début de notre analyse, que les auteurs classiques concevaient la stratégie comme une praxéologie de la guerre, c'est-à-dire une réflexion systématique sur les principes d'action et de décision dans les conflits armés. En tant que praxéologie, la stratégie classique implique aussi une philosophie de la décision et une théorie de la connaissance. Dans ces domaines, l'approche classique a été marquée par deux tendances qui apparaissent, en grande partie, contradictoire : on constate, d'un côté, une vénération pour le génie militaire et le « coup d'œil » comme philosophie de la décision et, de l'autre, un fort courant de pensée qui, depuis la fin du XVIII^{ème} siècle, s'est consacré à la recherche des principes universels de la stratégie ou de la tactique.²⁸ De ce fait, la plupart des stratèges classiques ont adopté le postulat selon lequel la stratégie

25. Au sujet de l'impact de la logistique sur la stratégie dans l'histoire, voir Martin van CREVELD, *Supplying War. Logistics from Wallenstein to Patton*, Cambridge, Cambridge University Press, 1977.

26. John SHERWIG, *Guineas and Gunpowder : British Foreign Aid in the Wars with France, 1793-1815*, Cambridge, Harvard University Press, 1969.

27. À ce sujet, voir les tableaux dans Paul KENNEDY, «The First World War and the International System», *International Security*, vol. 9, n° 1, été 1984, pp. 12-14, qui démontrent clairement la puissance économique des États-Unis dans le système mondial de 1880 à 1938. À propos de l'évaluation des États-Unis, par le renseignement allemand avant la Seconde Guerre mondiale, voir Michael GEYER, «National Socialist Germany : The Politics of Information», dans Ernest MAY, *Knowing One's Enemies. Intelligence Assessment Before the Two World Wars*, Princeton, Princeton University Press, 1984, pp. 344-345.

28. À ce sujet, voir J. ALGER, *The Quest for Victory*, Westport, Greenwood Press, 1982; ainsi que Stephen WALT, *op. cit.*, pp. 140-145.

et ses subdivisions s'apparentaient plus à la science qu'à l'art. La coexistence paradoxale dans une même tradition – et souvent chez un même auteur (Jomini, par exemple) – d'une philosophie de la décision, qui exalte l'intuition et le non-quantifiable, et d'une théorie de la connaissance, qui postule la présence de régularités scientifiques, est généralement expliquée de la façon suivante : le génie militaire (exemple : Napoléon) est un individu qui a intuitivement découvert les principes universels de l'art ou de la science militaire, la preuve de l'existence de ces principes étant la régularité de ses victoires contre l'ennemi. Nonobstant le caractère quasi tautologique de cette proposition, ces deux tendances méritent notre attention car elles sont présentes dans le courant néo-classique et font partie, à notre avis, des faiblesses de cette approche, au même titre que la réduction de la guerre et de la stratégie au choc des volontés entre acteurs unitaires.

L'exaltation du génie militaire, par les auteurs classiques, et plus généralement par l'institution militaire, ne relève pas uniquement du besoin d'établir des traditions, d'offrir des modèles de vertu aux nouvelles générations d'officiers; elle traduit aussi une philosophie de la décision qui est, en grande partie, propre à l'activité militaire. Clausewitz, qui s'est interrogé sur les qualités constituant le génie guerrier, résume bien, dans la citation suivante, le contexte décisionnel en temps de guerre et le type d'intelligence qu'il implique :

La guerre est le domaine de l'incertitude ; les trois quarts des éléments sur lesquels se fonde l'action restent dans les brumes d'une incertitude plus ou moins grande. Plus qu'en n'importe quel domaine, il faut qu'une intelligence subtile et pénétrante sache y discerner et apprécier d'instinct la vérité.²⁹

Ce constat l'amena à inclure parmi les qualités du génie guerrier celle du «coup d'œil» qui désigne : «[...] la rapidité avec laquelle on tombe sur une vérité qui reste invisible au regard d'un esprit ordinaire ou n'est discernée qu'après un long examen et de profondes réflexions».³⁰ Il est intéressant de noter que cette faculté – qu'on nommerait aujourd'hui intuition – est la seule qualité spécifiquement intellectuelle que mentionne Clausewitz. Comme le remarque Michael Handel,³¹ Clausewitz ne semble pas considérer la qualité d'organisateur ou d'administrateur, qui a fait la réputation d'un Vauban, d'un Carnot ou d'un Eisenhower, comme faisant partie du génie militaire. Selon Handel, cette omission proviendrait, en partie, du postulat voulant que l'armée et son général ne forment qu'un acteur et qu'il n'existe pas, par conséquent, de frictions internes entre les deux éléments nécessitant une qualité d'organisateur de la part du chef militaire.

Pourtant, l'expertise administrative et organisationnelle est certainement un des produits dominants des états-majors modernes. D'un point de vue

29. Carl von CLAUSEWITZ, *De la guerre*, Paris, Éditions de Minuit, [1956] 1980 pour la traduction française, livre I, chap. III, p. 86.

30. *Ibid.*, p. 87.

31. Michael HANDELL, *op. cit.*, p. 77.

militaire, depuis l'époque où Clausewitz écrivait, la taille grandissante des armées, la complexité des opérations interarmes et la possibilité d'obtenir rapidement la capitulation d'une nation ont accru l'importance des diverses phases de planification qui précèdent les opérations et la guerre. D'un point de vue politique, l'expertise administrative, y compris la capacité de défendre les intérêts de son groupe dans les luttes bureaucratiques, est certainement la principale voie de promotion des officiers supérieurs dans les grands États industrialisés. Les amiraux Gorshkov ou Rickover, par exemple, ne sont pas loués pour leur art de commander une flotte, mais plutôt pour leurs victoires politiques en faveur d'une arme ou de l'importance de la puissance navale.³²

Il est difficile de voir comment il pourrait en être autrement dans des sociétés industrielles dominées par l'autorité légale-rationnelle et vivant, depuis 1945, en état prolongé de paix. Dans ce contexte, le génie militaire traditionnel – avec son « coup d'œil » et ses prédispositions martiales – ne peut s'exprimer que dans les manœuvres annuelles, le développement des doctrines tactiques ou le commandement d'unités d'élite pouvant être appelées à intervenir militairement à l'étranger. Malgré cette constatation, un auteur néo-classique comme Edward Luttwak milite contre l'expertise managériale et se déclare en faveur de la redécouverte d'une quasi-sagesse stratégique, accessible seulement aux initiés.³³ L'irréalisme d'une telle proposition, dans le contexte d'un État industriel, symbolise bien les limites d'une approche stratégique qui cherche à appliquer au niveau de la conduite d'un État – ou d'un vaste ensemble d'organisations – une approche décisionnelle et un type de leadership inspirés de la tradition qui a fait le succès des chefs militaires sur le champ de bataille.

Parallèlement à cette philosophie de la décision, une théorie de la connaissance – qui mériterait, à elle seule, un essai épistémologique dépassant le cadre du présent article – domine chez les Classiques depuis le XVIII^{ème} siècle. Maurice de Saxe, Guibert et Bülow peuvent être considérés comme les premiers représentants de cette tradition – marquée par l'esprit du Siècle des lumières,³⁴ puis, au XIX^{ème} siècle, par le positivisme – qui cherche à découvrir des régularités dans la guerre, de façon à pouvoir établir des lois, des principes universels dont la connaissance expliquerait les victoires du passé et permettrait de gagner les

32. L'amiral H. Rickover fut le principal promoteur de la marine de guerre nucléaire américaine, voir Eugene LEWIS, *Public Entrepreneurship. Toward a Theory of Bureaucratic Political Power. The Organizational Lives of Hyman Rickover, J. Edgar Hoover, and Robert Moses*, Bloomington, Indiana University Press, 1980, chap. 2 et 3. Quant au rôle de l'amiral Gorshkov dans le développement de la marine soviétique au cours des années 60-70, voir Hervé COUTAU-BÉGARIE, *La puissance maritime soviétique*, Paris, Economica pour l'IFRI, 1983, pp. 83-85.

33. Voir Richard BETTS, «Conventional Strategy: New Critics, Old Choices», *International Security*, vol. 7, n° 4, printemps 1983, pp. 140-162, pour une critique de cette approche qu'il qualifie de «strategic romanticism».

34. Voir Martin van CREVELD, «The Eternal Clausewitz», *The Journal of Strategic Studies*, vol. 9, n° 2-3, juin / septembre 1986, p. 40 ; R. PALMER, «Frederick the Great, Guibert, Bülow : From Dynastic to National War», dans Peter PARET, dir., *op. cit.*, pp. 91-119 ; et Amos PERLMUTTER, «Carl von Clausewitz: Enlightenment Philosopher : A Comparative Analysis», *The Journal of Strategic Studies*, vol. 11, n° 1, mars 1988, pp. 7-19.

batailles ou les guerres à venir. Le postulat selon lequel il existe des régularités dans une activité sociale (ici, les conflits armés) n'est pas condamnable en soi ; il constitue, d'ailleurs, le fondement de toutes les sciences sociales. Le problème, cependant, réside dans la tendance à concevoir – comme le font la plupart des stratégies classiques – ces régularités et les principes, qui les sous-tendent, selon le modèle des sciences exactes.

Nous ne nous étendrons pas ici sur la stérilité d'une approche qui tente de développer l'étude d'un domaine d'activité sociale sur le modèle des sciences exactes ; nous devons noter, en revanche, les principales conséquences négatives qu'une telle conception de la connaissance a entraînées pour l'approche classique en stratégie. Au niveau de l'accumulation du savoir, la concentration des efforts de recherche, sur la découverte des principes universels de la victoire, a produit un vaste corpus de principes – toujours évidents, souvent contradictoires et d'une utilité opérationnelle douteuse – qui, finalement, sont tous susceptibles d'être invalidés par de nombreuses exceptions tirées de l'histoire militaire.³⁵ Pour obtenir ce maigre résultat, les stratégies classiques se sont dispensés presque totalement d'étudier les questions suivantes :

Les causes des guerres et la relation fondamentale entre politique et guerre

Puisque, contrairement à un phénomène physique, les guerres sont le produit de volontés et visent des finalités, il n'est pas possible d'évacuer totalement l'étude de leurs origines ou celle des objectifs poursuivis par les acteurs impliqués dans leur déroulement. Après tout, c'est en se demandant quel était le but de la guerre que Clausewitz a fourni l'apport le plus significatif du courant classique à la compréhension des guerres.

Les aspects politiques et technologiques des guerres³⁶

Selon les Classiques, les aspects politiques et technologiques des guerres sont trop variables dans l'histoire pour être soumis à des régularités significatives. Or, comme nous le verrons plus loin, les aspects politiques et technologiques des conflits, et des rivalités internationales, constituent les deux pôles de recherche des études stratégiques modernes.

Comme nous venons de le mettre en évidence, les Classiques ont élaboré leurs théories dans un cadre intellectuel, que nous qualifions de paradigme,

35. La citation de Jomini que nous avons mise en exergue de cet article est, à ce titre, une véritable perle. Pour une liste de ces principes à travers différents stratégies au cours de l'histoire, voir J. ALGER, *op. cit.*, et Barton WHALEY, *Stratagem : Deception and Surprise in War*, Cambridge, MIT Center for International Studies, 1969, pp. 122-126.

36. Notons, toutefois, que Delbrück, l'historien militaire allemand de la fin du XIX^{ème} siècle, traite de l'influence des facteurs politiques sur la tactique et l'organisation militaires, voir Gordon GRAIG, «Delbrück : The Military Historian», dans Peter PARET, dir., *op. cit.*, pp. 326-353. Notons aussi que les facteurs technologiques et idéologiques sont intégrés dans un style très particulier par J. F. C. FULLER, *La conduite de la guerre de 1789 à nos jours*, Paris, Payot, 1963. C'est aussi avec Fuller qu'apparaît l'idée qu'il existe dans l'histoire de la technologie militaire des cycles où dominent successivement l'offensive et la défensive, voir *Armament and History. A Study of the Influence of Armament on History From the Dawn of Classical Warfare to the Second World War*, Londres, Eyre & Spottiswood, 1946. En ce sens, il constitue une exception au sein de la tradition classique.

adapté aux conceptions de la politique et de la science à leur époque, mais qui, sous de nombreux aspects, n'offre plus un modèle assez large pour rendre compte de la complexité actuelle des conflits et pour répondre aux questions que cette réalité soulève. Dans la partie suivante de l'article, nous nous attacherons à une définition plus précise du fossé qui sépare l'approche stratégique classique des études stratégiques pour nous demander, en conclusion, ce qui peut être récupéré de la tradition classique.

II - L'origine du problème de pertinence

Dans une collection d'essais publiée en 1968 par l'*International Institute for Strategic Studies* (IISS), qui tentait d'établir un premier bilan des études stratégiques, Michael Howard émettait le commentaire suivant:

[...] Les études stratégiques sont redevables au moins, sinon plus, au travail du politicologue à une extrémité de l'éventail et à celui des physiciens, des analystes fonctionnels (*systems analysts*) et des économistes mathématiques à l'autre extrémité, qu'elles ne le sont au stratège classique. En fait, on peut même se demander si la "stratégie classique", comme domaine d'étude autonome, peut encore prétendre exister.³⁷

Ce jugement, sur la précarité de la tradition classique au sein des études stratégiques, semble encore plus valable aujourd'hui face à des définitions des études stratégiques qui déforment à l'extrême ce domaine, voulant le réduire à l'analyse de l'impact de la technologie militaire sur les relations internationales³⁸ ou l'étendre à l'étude sociologique de tous les types de conflits.³⁹ Ces deux définitions extrêmes, ainsi que le commentaire de Michael Howard, pointent tous trois vers une même constatation: depuis 1945, la problématique de la guerre et de la paix, et les études stratégiques sont dominées soit par des questions politiques, soit par des questions technologiques. Problèmes face auxquels les Classiques n'avaient pas grand-chose à dire, comme nous l'avons déjà noté.

Pour mieux saisir tout ce qui sépare la tradition classique des études stratégiques modernes, il faut retenir les différences structurelles des deux sphères d'étude. L'image qui conviendrait le mieux à la stratégie classique serait celle d'une poupée russe, ses figurines semblables les unes aux autres, mais à une échelle de plus en plus réduite, qui s'emboîtent pour former une structure gigogne. Car, à tous ses niveaux, de la *grand strategy* ou de la géopolitique jusqu'à la tactique, la stratégie classique reproduit la même logique à des échelles différentes. On peut ainsi parler d'un domaine intégré qui offre la possibilité de

37. Michael HOWARD, «The Classical Strategists», dans Alastair BUCHAN, *op. cit.*, pp. 75-76.

38. Voir Barry BUZAN, *op. cit.*, note 4.

39. Voir A. J. R. GROOM, «Strategy: The Evolution of the Field», dans R. KENT et G. P. NIELSSON, dir., *The Study and Teaching of International Relations*, Londres, Frances Pinter, 1980, pp. 48-49.

raisonnements analogiques ou déductifs entre les différents niveaux de la stratégie.⁴⁰ C'est ainsi que Liddell Hart voyait dans l'approche indirecte autant un moyen de mener une bataille (niveau tactique ou opérationnel, selon les époques), qu'une campagne (ancienne conception du niveau «stratégie») ou une guerre (niveau de la *grand strategy*).⁴¹ Pour un auteur néo-classique comme Edward Luttwak, il est même possible de déduire, à partir du niveau stratégique le plus général, les caractéristiques du niveau inférieur de la stratégie et aboutir ainsi aux questions tactiques les plus spécifiques.⁴²

S'opposant à cette image de domaine d'étude intégré, que présente la stratégie classique, les études stratégiques modernes constituent un domaine beaucoup plus éclaté où coexistent des courants divergents.⁴³ Il suffit de noter que les études stratégiques recouvrent des sujets aussi variés que : la stratégie nucléaire, la stratégie conventionnelle, les conflits de basse intensité (y compris le terrorisme) et ses contre-stratégies, le contrôle des armements, les politiques de défense ou de sécurité, sans compter les domaines connexes que sont l'irénologie (*peace research*) et la polémologie, pour se rendre compte que le domaine d'étude ne se prête pas particulièrement aux types de raisonnement – analogique ou déductif – qui dominent la conception stratégique classique.

Parmi les multiples branches des études stratégiques, celles qui peuvent être conçues comme les équivalents contemporains de la stratégie classique sont dominées soit par des questions technologiques, soit par des questions politiques et, plus souvent qu'autrement, par les deux. La stratégie conventionnelle est un exemple typique d'un domaine des études stratégiques dominé par des débats de doctrines, provoqués et renouvelés par le perfectionnement constant de la technologie militaire.⁴⁴ À l'autre extrême, l'apparition de la guerre révolution-

40. Même la guerre navale qui porte sur un milieu totalement différent de celui de la guerre terrestre, sur laquelle la plupart des Classiques ont écrit, a subi l'influence de la stratégie classique ; voir, à ce sujet, Philip CROWL, «Alfred Thayer Mahan: The Naval Historian», dans Peter PARET, dir., *op. cit.*, pp. 455-458.

41. Parmi les exemples d'approche indirecte rapportés par Liddell Hart, mentionnons : la bataille de Cannes (216 av. J.-C.), la campagne de Sherman sur les arrières du front confédéré (1864-65), les «grand strategy» des Empires romain et britannique ; Basil LIDDELL HART, *op. cit.*, pp. 48, 162 et 164.

42. Voir une analyse de LUTTWAK allant dans ce sens dans *On the Meaning of Victory...*, *op. cit.*, pp. 91-92.

43. Voir les ouvrages d'introduction tels que Barry BUZAN, *op. cit.*, et John BAYLIS et al., *Contemporary Strategy*, vol. I: *Theories and Concepts*, Londres, Croom Helm, 1987.

44. Il existe, depuis quelques années, une littérature abondante sur le sujet, voir entre autres, Frank BARNABY et Marlies TER BORG, dir., *Emerging Technologies and Military Doctrine : A Political Assessment*, New York, St. Martin's Press, 1986 ; Andrew PIERRE, dir., *The Conventional Defense of Europe: New Technologies and New Strategies*, New York, New York University Press, 1986 ; et Steven MILLER, dir., *Conventional Forces and American Defense Policy*, Princeton, Princeton University Press, 1986. Notons que si le débat sur la stratégie conventionnelle est dominé par des questions en rapport avec la technologie militaire et la tactique, il débouche aussi rapidement sur le politique puisque la plupart des doctrines issues des changements technologiques implique une révision de la stratégie officielle de l'OTAN. Voir à ce sujet l'article de Harold P. KLEPAK et William L. GEORGE plus loin dans ce volume.

naire comme stratégie de prise du pouvoir, en particulier dans le Tiers-Monde, a amené les facteurs socio-politiques⁴⁵ au premier plan de l'analyse de la guérilla ou de la contre-insurrection. La stratégie nucléaire représente, pour sa part, un domaine des études stratégiques où les deux types de facteurs sont également à l'œuvre, puisque son développement obéit aux innovations technologiques tout en restant dominé par le problème politique, pour ne pas dire psychologique, de la dissuasion.⁴⁶

Comme on peut le constater, l'étude de la guerre a donné naissance à deux traditions : l'une, implantée depuis des siècles – l'approche stratégique classique, qui offre un paradigme intégré aussi logique par rapport à lui-même qu'une démonstration mathématique – est de moins en moins pertinente pour analyser la réalité ; l'autre, encore très jeune – celle des études stratégiques – représente une vaste corbeille académique qui réunit, à la limite, tout travail traitant de l'emploi de la force entre groupes organisés ou de la gestion de la technologie militaire et des forces armées.

Que les Classiques – et les tenants modernes de cette tradition – aient péché par excès de systématisation et de simplification ne doit pas nous empêcher de relever l'absence d'une telle systématisation dans les études stratégiques contemporaines. Il est difficile d'établir une critique constructive et de tenter de faire progresser un domaine d'étude, lorsque le plus petit dénominateur commun de l'ensemble des recherches se résume à une approche réaliste, plus ou moins explicite, associée à un intérêt pour l'étude de la violence organisée. En un sens, la redécouverte des Classiques par de nombreux chercheurs en études stratégiques, n'est que le résultat de ce besoin de trouver un plan directeur, un paradigme qui oriente le questionnement face à l'objet et propose des instruments conceptuels pour y répondre, dans un domaine d'étude qui s'étend dans toutes les directions, depuis plus de vingt ans. En fait, le problème de la pertinence des Classiques, cache peut-être une crise plus profonde et plus actuelle qui touche à l'objet et à la méthode des études stratégiques contemporaines.

Conclusion : Doit-on renier la tradition ?

Si, au terme de cette analyse, nous synthétisons à présent nos arguments principaux, plusieurs conclusions s'imposent clairement. Profondément engagés dans l'étude – et souvent la pratique – de la guerre, ceux qu'on appelle les Classiques ont généralement eu tendance à réduire les phénomènes sociaux et politiques de leur époque à la seule dimension des conflits entre acteurs unitaires. Ceci a permis, par exemple, à Machiavel de prétendre que l'art de la guerre devait être la seule préoccupation du Prince et qu'une bonne organisation

45. Voir Gérard CHALIAND, *op. cit.*, pp. 19-53.

46. Sur ce dernier point voir Robert JERVIS, Richard LEBOW, Janice STEIN *et al.*, *Psychology and Deterrence*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1985 ; ainsi que le chapitre de Robert Jervis plus loin dans ce volume.

militaire constituait la base de la puissance de l'État.⁴⁷ Les Classiques, dès l'origine, ont donc péché intellectuellement en ignorant ou en minimisant :

Les mécanismes décisionnels internes des acteurs, en particulier la possibilité que les décisions soient le produit d'appareils comprenant des acteurs multiples plutôt que d'un acteur unique omniscient, ce qui a un impact direct sur le type de rationalité qui peut être à l'origine des décisions diplomatiques et militaires ;

L'importance cruciale des facteurs sociaux, culturels ou économiques, internes aux États – ou même aux grandes organisations, comme les armées – qui influencent la conduite de la guerre ou favorisent les conditions de son déclenchement ;

La possibilité que les États, dans leurs relations, puissent obéir à d'autres types de rationalité que celle de la *Realpolitik*, telle que consacrée dans le concept de *grand strategy* des néo-classiques.⁴⁸

En somme, si les Classiques ont développé le noyau dur, mais aussi le plus élémentaire, de la stratégie à travers leurs théories et techniques de combat, ils ont, par contre, négligé de développer la «superstructure» de la discipline. Comme l'a dit John Tashjean :

À l'exception peut-être des géopoliticiens, les classiques manquent de superstructure. C'est-à-dire, qu'ils ne disent rien ou pas grand chose à propos des relations internationales, des rivalités et des tendances technologiques, de l'impact des cycles économiques sur la défense (en particulier le cycle de Kondratieff), de la gestion des crises, de la cohésion et de l'effritement des alliances, des façons alternatives de concevoir l'ordre international [...]. Cette superstructure manquante et son lien avec les classiques militaires ont suscité récemment de l'intérêt dans le cadre de l'irénologie. Dans l'ensemble, toutefois, cette relation reste un [...] domaine largement inexploré.⁴⁹

On peut, d'ailleurs, raisonnablement avancer que l'origine de cet «autisme intellectuel», chez les stratèges classiques, réside dans la façon dont ces derniers concevaient leur profession. La présence d'un style philosophique que Tashjean

47. Voir les citations dans Felix GILBERT, «Machiavel : la renaissance de l'art de la guerre», dans Edward MEAD EARLE, dir., *Les maîtres de la stratégie. De la Renaissance à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Berger-Levrault, [1943] 1980, p. 13.

48. Montecuccoli, un stratège du XVII^e siècle, exprimait bien ce point de vue réaliste de la façon suivante : «Les philosophes peuvent discuter si oui ou non un état permanent de guerre existe dans l'état naturel [des choses], mais pour les hommes d'État, il n'y a pas de doute : la paix réelle ne peut exister entre deux adversaires puissants. Il faut supprimer ou être supprimé, il faut tuer ou périr.», cité dans Gunther ROTHENBERG, «Maurice of Nassau, Gustavus Adolphus, Raimondo Montecuccoli, and the "Military Revolution" of the Seventeenth Century», dans Peter PARET, dir., *op. cit.*, pp. 60-61.

49. John TASHJEAN, *op. cit.*, p. 262.

identifie comme la paranèse (*paraenesis*)⁵⁰, dans l'ensemble ou une partie de leurs œuvres, indique clairement que la plupart d'entre eux se concevaient comme les conseillers du Prince ; titre que revendiquent, d'ailleurs, aussi certains néo-classiques qui ne peuvent concevoir les études stratégiques autrement que comme une *policy science*.⁵¹ Pourtant, le bilan historique des stratèges classiques est loin de justifier leur prétention de détenir un savoir stratégique supérieur à celui d'un politicien le moins talentueux. Comme le rappelle Stephen Walt,⁵² le génie militaire et les victoires de Napoléon se sont conclues par sa mort en exil, la restauration des Bourbons, l'occupation de la France par trois armées étrangères, la consécration de la suprématie britannique et la mort de millions de Français. Plus près de nous, la supériorité qualitative de l'armée et de l'état-major allemands n'a produit finalement que deux capitulations successives de l'Allemagne et la division permanente de ce pays. Devant de tels résultats, on peut se demander, à la suite de Walt,⁵³ si un homme d'État comme Bismarck ne constituerait pas plutôt le stratège idéal puisque, par trois courtes guerres en moins de dix ans, il a réussi à unifier l'Allemagne sous l'égide de la Prusse, pour ensuite maintenir un équilibre régional favorable à l'Empire allemand par d'ingénieuses alliances et sans pour autant mettre le feu à la «poudrière européenne».

Bref, le passé de la stratégie est moins l'histoire de ses succès que celui de ses échecs récurrents, et on peut se demander si fondamentalement les études stratégiques modernes ne devraient pas faire table rase de cet héritage peu glorieux. Faut-il donc jeter les Classiques aux orties ? Notre jugement, à ce sujet, serait plus nuancé. L'argumentation la plus élémentaire, qu'on puisse établir en faveur du maintien de l'étude des Classiques, est qu'ils sont utiles pour comprendre l'évolution des idées sur la guerre. En ce sens, ils sont aux études stratégiques modernes ce que les philosophes politiques classiques sont aux théories politiques contemporaines.

Au-delà de ce respect pour les prédécesseurs d'une discipline, il est possible de récupérer certains aspects de leur méthode, car les Classiques ont démontré la valeur des études de cas historiques, dans la perspective de l'acquisition d'un savoir cumulatif, préfigurant, de fait, l'approche comparative moderne. Lorsque Clausewitz, Jomini, ou Mahan font de l'histoire, ils ne tentent pas de relater les batailles et les campagnes avec exactitude comme le ferait un historien minutieux ; ils visent plutôt à offrir une analyse historique simplifiée – mettant en

50. *Ibid.*, p. 257, la paranèse se définit comme la «partie de la morale qui, laissant de côté les grands principes de l'éthique, donne des règles et des conseils de vie pratique», Paul FOULQUIÉ et Raymond SAINT-JEAN, *Dictionnaire de la langue philosophique*, Paris, PUF, 2^{ème} édition 1969, p. 511.

51. Colin GRAY représente bien ce point de vue, voir *Strategic Studies and Public Policy : The American Experience*, Lexington, University Press of Kentucky, 1982. Pour une critique de cette conception, voir Lawrence FREEDMAN, «Outsiders' Influence on Defence Policy – Part I », *RUSI Journal*, vol. 127, n° 1, avril 1982, p. 18.

52. Stephen WALT, *op. cit.*, p. 143.

53. *Ibid.*, pp. 163-164.

évidence des constantes et des variables – qui, appliquée à d'autres cas historiques, leur permettra de prouver la validité de leur thèse.

Renonçant à une conception étriquée de l'histoire, qui défend le caractère unique de chaque événement et définit la tâche de l'historien comme la restitution rigoureuse des événements du passé, les stratèges classiques ont préféré établir un savoir cumulatif fondé sur des comparaisons entre phénomènes à travers les lieux et les époques – au risque parfois de déformer ou de simplifier la réalité historique des faits⁵⁴ – pour faire ressortir, avec plus de force, la présence de variables et de relations causales entre des phénomènes liés au combat, à la guerre et aux rivalités entre États. La pertinence d'une telle méthode est évidente pour les études stratégiques modernes si l'on arrive à éviter les excès de la simplification à outrance ; ceci est mis en évidence, depuis quelques années, par la publication de recherches qui tentent d'éclairer les problèmes de sécurité contemporains grâce à des études de cas historiques qui favorisent la pertinence pratique (*policy relevance*) et l'approche comparative.

Des auteurs tels que Jack Snyder⁵⁵ et Barry Posen⁵⁶, par exemple, se sont appliqués à mettre en évidence, dans le contexte des deux guerres mondiales, non pas les erreurs stratégiques des belligérants, mais plutôt l'origine sociopolitique des doctrines militaires qui ont suscité ces dernières. Accordant ainsi la priorité à l'analyse des facteurs explicatifs qui sous-tendent la stratégie militaire, ils ont tenté de faire apparaître ce que Samuel Huntington a appelé les deux faces de Janus.⁵⁷ Dans cette optique, la politique de sécurité et les doctrines militaires d'un État sont le produit d'un double processus qui trouve son origine, d'une part, dans les mécanismes internes de la politique gouvernementale et, d'autre part, dans la perception que développent les élites politiques face à la réalité internationale. Résolument analytique et comparative, leur approche se distingue nettement d'un plaidoyer normatif et elle rejoint ainsi les postulats théoriques élémentaires des relations internationales. Snyder et Posen ont donc créé une ouverture importante qui permettra aux chercheurs de relire l'histoire non plus à travers les lunettes déformantes des Classiques, mais à partir des conditions socio-historiques qui expliquent les préjugés de ces derniers.⁵⁸ Comme

54. Le cas de Mahan est le plus évident ; toute son œuvre tend à faire croire que l'issue de la rivalité entre la France et l'Angleterre, de 1688 à 1812, a été déterminée par la maîtrise des mers et que la puissance navale est la clef de l'essor et de la chute des empires, alors que la réalité est beaucoup plus complexe ; voir, à ce sujet, Philip CROWL, « Alfred Thayer Mahan : The Naval Historian », dans Peter PARET, dir., *op. cit.*, pp. 452-454.

55. Jack SNYDER, *The Ideology of the Offensive. Military Decision Making and the Disasters of 1914*, Ithaca, Cornell University Press, 1984.

56. Barry POSEN, *op. cit.*

57. Samuel HUNTINGTON, *The Common Defense*, New York, Columbia University Press, 1961, pp. 1-14.

58. Voir à ce sujet l'article sur le « culte de l'offensive » de Charles-Philippe DAVID plus loin dans ce volume.

l'ont noté Joseph Nye et Sean Lynn-Jones,⁵⁹ ainsi que John Gaddis,⁶⁰ cette voie d'enrichissement des études de sécurité, par l'intermédiaire de l'histoire, offre de grandes possibilités de recherche, étant donné qu'il s'agit d'un domaine négligé depuis longtemps.

Quant à savoir si la conception de la stratégie, qui animait les Classiques, constitue toujours un idéal de systématisation et de scientificité, nous en doutons, bien sûr, fortement. Ce qui ne nous empêche pas, comme nous l'avons déjà noté, de remarquer que cette conception avait au moins l'avantage d'offrir un cadre unifié qui contraste avec la multitude d'approches et d'objets des études stratégiques modernes. Si les Classiques avaient tendance à sur-systématiser et à rationaliser, leurs méthodes et leur objet, par analogie avec le modèle des sciences exactes, on peut se demander si, à l'inverse, les études stratégiques modernes ne souffrent pas d'un manque de réflexion à ce niveau. Trop occupé à suivre et à évaluer les développements politiques et technologiques constants qui affectent les questions de sécurité, le chercheur en études stratégiques ne fait plus montre de la persévérance qui permettait à Clausewitz, par exemple, de consacrer sa vie entière à l'élaboration et à la continuelle révision d'un système de pensée unique. Cela est bien dommage. Mais on peut, tout au moins, espérer que certains se rendront compte de la nécessité de perpétuer ce type de réflexion sans laquelle les études stratégiques continueront à se multiplier horizontalement, à produire des sous-spécialisations, sans contribuer à l'édification d'un corpus théorique digne des sciences sociales, de la science politique et, spécifiquement, des relations internationales.

59. Joseph NYE et Sean LYNN-JONES, «International Security Studies : A Report of a Conference on the State of the Field», *International Security*, vol. 12, n° 4, printemps 1988, pp. 22-23.

60. John GADDIS, «Expanding the Data Base : Historians, Political Scientists, and The Enrichment of Security Studies», *International Security*, vol. 12, n° 1, été 1987, pp. 3-21.